

DEUX SCENES MILITAIRES DANS LA CHARTREUSE de PARME de STENDHAL

Dr. Tülin DENİZ

M.Ü.A.E.F. Fransız Dili Eğitimi Anabilim Dalı, Öğretim Görevlisi

ÖZET

Parma Manastırı'nin İtalya'da geçen öyküsünün ilk beş bölümü Fransız askeri betimlemesine ayrılmıştır. Romanın ilk satırları 1796'da İtalya'yı özgürlüğüne kavuşturmak üzere Milano'ya giren genç, neşeli, gururlu Cumhuriyet askerinin destansı tanıtımı ile başlar. Üçüncü bölümde yer alan 1815 Waterloo savaşındaki bezgin, güvensiz, korkak imparatorluk askerlerinin betimlemesinde ise eski kahramanlardan artık iz kalmamıştır. Bu iki asker tablosu yazara 1796 Cumhuriyet ordusundan 1815 imparatorluk ordusuna kadar geçen sürede devrim ideolojisinden gitgide uzaklaşan Fransız askerinin bozulan karakterini irdeleme olanağını sağlar. Zaten, askeri deneyime sahip olan Stendhal, bu gerilemeyi vurgulamak amacı ile ilk sahnede, teğmen olarak katıldığı 1800 İtalya seferini değil, henüz 13 yaşında olduğundan katılmadığı 1796 İtalya seferini kurgular; ikinci sahnede ise levazım subayı olarak katıldığı herhangi bir imparatorluk savaşı yerine 1814'de ordudan ayrılıp İtalya'ya yerleştiği için katılmadığı Waterloo savaşını canlandırmayı tercih eder. Bu tarihi seçim Stendhal'e yaşadığı çağı sorgulama olanağını da sağlar: 1796'daki özgürlük sembolü Napoléon Bonaparte ve askerlerinin 1815'deki hazin sonunun 1839'da yeniden canlandırılması, 1830 devrimi sırasında verdiği özgürlük vaatlerinden gitgide uzaklaşan Louis Philippe yönetimine bir uyarıdır aslında.

Issue de l'intrigue d'un récit du XV^e siècle, enrichie des expériences et des rêves de Henri Beyle, écrite en cinquante-deux jours, *La Chartreuse de Parme* (1839) décrit un tableau politique de la principauté imaginaire de Parme située en Italie, à travers la destinée du protagoniste, Fabrice del Dongo.

Dans le cadre italien du roman, les deux tableaux militaires qui représentent le soldat français et qui occupent les cinq premiers chapitres, sont des épisodes-clefs pour la suite du récit et ils auront une grande influence sur la vie du héros principal. Le premier tableau évoque l'entrée des soldats républicains dans Milan en 1796, et le second restitue les soldats impériaux sur le champ de bataille de Waterloo en 1815. La représentation des militaires dans ces deux reproductions historiques montre de grandes divergences, dues, certes,

à la réalité historique, mais aussi à l'intention de l'auteur de souligner la dégradation du soldat français, de la Première République à la fin du Premier Empire. Le point commun de ces deux scènes qui porte sur les expériences militaires de l'auteur, révèle que Stendhal se sert bien de ses connaissances sur la vie militaire, non pour peindre ce qu'il a vu, mais pour inventer ce qu'il n'a pas vu. Ainsi, pour représenter le soldat républicain, l'auteur ne choisit pas la campagne d'Italie de 1800 à laquelle il a assisté, mais il préfère peindre la campagne de 1796 à laquelle il n'a pas assisté, parce qu'il avait 13 ans à cette époque. De même, pour montrer le soldat impérial, il ne décrit pas l'une des guerres impériales qu'il connaît bien, mais il peint la bataille de Waterloo à laquelle il n'a pas participé, car le 18 juin 1815 il se trouvait en Italie.

ILE SOLDAT REPUBLICAIN DE L'ARMEE D'ITALIE

Le début du roman célèbre l'entrée victorieuse de l'armée d'Italie dans Milan en 1796 avec le jeune général Napoléon Bonaparte à sa tête, qui vient libérer la Péninsule de l'Ancien Régime. Stendhal utilise un langage épique pour peindre la gaîté et la fierté du soldat républicain au début de sa carrière glorieuse. Il décrit aussi, avec enthousiasme, la surprise du peuple italien qui attendait "un ramassis de brigands"[1], mais qui trouva des militaires lestes, bons et joviaux malgré leur dénuement dû aux problèmes matériels de l'armée républicaine.

L'auteur relie ensuite cette réalité historique à la réalité romanesque en introduisant une histoire d'amour entre un officier français, le lieutenant Robert et la marquise del Dongo. C'est cette relation qui va donner la vie à Fabrice en 1798 juste au moment où "Les Français furent chassés de l'Italie"[1] par la seconde Coalition. L'armée française retournera en Lombardie en 1800, avec Napoléon Bonaparte devenu Premier Consul- et le jeune sous-lieutenant au 6^e dragons, Henri Beyle qui, à 17 ans, réalise son rêve en s'engageant dans l'armée de Bonaparte. Mais l'accueil du soldat français par les Italiens ne sera pas aussi enthousiaste que l'accueil fait

lors de la campagne de 1796; Stendhal explique ce détournement: "On avait appris la haine à ce bon peuple"[1]. Ce que l'auteur s'abstient de dire délibérément, c'est qu'entre 1796 et 1800 le soldat français aussi a changé: sous le Consulat, il n'a plus les mêmes qualités positives qui avaient fait aimer le soldat de 1796. Bonaparte également, devenu homme d'Etat en 1799, n'était plus le jeune général républicain de l'armée d'Italie de 1796. Et Stendhal qui relate minutieusement la campagne de 1796 pu'il ne connaissait pas, se contente d'informer son lecteur sur la deuxième entrée des Français en Italie, sans en donner des détails que pourtant il connaissait bien. Dans sa reconstitution de l'Histoire, l'auteur préfère donc la campagne pure contre la campagne impure comme l'indique Pierre Barbéris:

"Lorsqu'il écrira La Chartreuse, Beyle ne choisira pas la campagne de 1801 qu'il a faite et connue, mais la campagne de 1796 qu'il n'a ni faite ni connue et qu'il lui faudra donc inventer: le kaléidoscope des chronologies et des datations ne dit pas seulement le désir de se fabriquer sous Louis-Philippe un mythe de la Révolution encore vivante dans le Bonaparte de Lodi et donc alors d'évacuer les souvenirs concrets de 1801. Inventant 1796, Beyle fait comme tant d'autres: Il s'invente la Révolution dont il a besoin, politiquement comme symboliquement"[2].

En effet, campant sous la Monarchie de Juillet le jeune général Bonaparte, libérateur de l'Italie, Stendhal lance un défi à la politique de Louis Philippe. Celui-ci avait déjà abandonné en 1839 ses promesses de liberté et sa politique révolutionnaire, tant appréciées par Stendhal au début du pouvoir du roi bourgeois en 1830.

II. LE SOLDAT IMPERIAL A WATERLOO

Entre les deux campagnes d'Italie décrites au premier chapitre et la dernière bataille du Premier Empire thématisée au troisième chapitre, dix-neuf ans se sont écoulés au cours desquels le général de l'armée d'Italie Bonaparte est devenu Empereur Napoléon I er: le soldat républicain devenu soldat impérial fait partie de la fameuse Grande Armée (sans Henri Beyle qui a mis fin en 1814 à sa carrière militaire discontinuée); et le lieutenant Robert a été promu général et comte d'Empire. Le fils de ce dernier, grandi en écoutant les récits héroïques des soldats français, part de l'Italie, avec un faux passeport et sous un uniforme d'emprunt, pour côtoyer ces héros et combattre avec eux. Il rejoint l'armée française en Belgique le 18 juin 1815, sur le champ de bataille de Waterloo. Désillusion! A la place des "héros" Fabrice trouve des soldats troublés qui se sauvent comme "des moutons effrayés"[1]. Sa déception sera double surtout quand les soldats français lui refuseront leur

amitié. Plein d'enthousiasme pour les militaires, Fabrice n'arrivera jamais, à l'exception d'un caporal et d'une cantinière, à gagner l'amitié des soldats impériaux qui le font jeter en prison, en l'accusant d'espionnage pour s'emparer de ses beaux chevaux. Stendhal qui a lui-même fait l'expérience de ces voleurs de chevaux et qui était très sensible et avide d'amitié, avoue, dans son récit autobiographique *La vie de Henry Brulard*, sa déception vis-à-vis de ses compagnons d'armes:

"Au lieu des sentiments d'héroïque amitié que je leur supposais d'après six ans de rêveries héroïques, basées sur les caractères de Ferragus et de Rinaldo, J'entrevois des égoïstes aigris et méchants"[3].

Pendant la déroute qui met fin à la bataille de Waterloo, tout en observant la panique des fuyards, Fabrice constate la colère et le manque de confiance des soldats français envers leurs chefs qui ont multiplié les fautes pendant la bataille, et surtout envers les maréchaux qui n'ont pas eu la prestesse nécessaire dans la communication des ordres. Et dans cette fresque militaire le soldat français est, pour Fabrice, plus à craindre que l'ennemi:

"Fabrice en fait l'amère expérience: la blessure qu'il rapporte de Waterloo indique l'infamie d'un fuyard, non la marche à l'ennemi. Les troupes d'en face restent invisibles, au plus sent-on planer une adversité abstraite. On voit les Français se défaire et non être défaits"[4].

Cette expérience de Waterloo aura dans la vie de Fabrice une grande importance aussi bien symbolique que politique: du point de vue symbolique, la confrontation à la vie réelle sur un champ de bataille, représente pour Fabrice la fin de l'innocence de l'enfance et le passage à l'âge adulte. Qu'il effectue ce passage dans le camp des vaincus par l'expérience d'une défaite qui va changer le cours de l'Histoire et mettre fin aux rêves d'héroïsme, aura pour Fabrice d'inévitables conséquences politiques dans la suite du récit romanesque. Selon Maurice Bardèche, cet épisode est une clef pour tout le roman:

"Nous comprenons aujourd'hui ce que cela veut dire d'avoir été volontaire dans le camp des vaincus. Nous savons que lorsqu'un monde se constitue dans la peur et contre un fantôme, c'est une marque indélébile d'avoir été au premier rang des légions maudites. Fabrice porte cette marque[5].

La restitution de la bataille de Waterloo donne ainsi à Stendhal l'occasion de souligner la détérioration de l'armée française depuis la campagne d'Italie de 1796

jusqu'à la fin de L'Empire. La fatigue extrême, la colère, la déchéance du soldat impérial de 1815 contrastent avec la gaîté et la fierté du soldat républicain, tel que l'ouverture du roman le représente au début de sa carrière glorieuse. Et le langage épique qui domine la description de l'entrée des Français dans Milan, est évité dans la peinture de la bataille de Waterloo. C'est dans le but d'ailleurs de dépouiller son récit de toute grandeur épique que l'écrivain fait découvrir Waterloo à un civil naïf, inexpérimenté, déguisé en soldat. Fondé de plus, sur les souvenirs personnels de l'auteur, le récit de Waterloo évoque finalement la physionomie générale des guerres du Premier Empire: Stendhal décrit Waterloo comme une simple bataille et non une défaite qui a changé le cours de l'Histoire. Parce que l'écrivain "veut avant tout que le lecteur comprenne ce que c'est que de participer à une bataille, les impressions qu'on se fait, les émotions qu'on éprouve, les réactions qui vous secouent." [6]

Pour analyser l'histoire militaire à travers sa propre vision du monde, le romancier fait donc une sélection: la dernière bataille de l'Empire qu'il ne connaît pas au lieu de décrire une autre bataille impériale qu'il connaît bien. Ce choix dépend de ses convictions personnelles. Malgré ses importantes conséquences historiques, Waterloo n'est, aux yeux de l'écrivain, qu'une simple bataille impériale dont la conséquence humiliante était inévitable. Car, cette défaite est due, plutôt qu'à l'adversaire, à l'extrême fatigue des soldats et aux maladresses des officiers, autrement dit, à la détérioration de l'armée française depuis la République.

III. CONCLUSION

Dans cette réécriture de l'Histoire, le romancier se sert de sa liberté de choisir non sans accentuer certains aspects au détriment d'autres. D'une part, l'image du soldat français dégagée des deux scènes militaires (honnête soldat républicain/soldat impérial corrompu), est à expliquer par l'opinion politique de l'écrivain. Libéral et républicain, Stendhal n'a jamais dissimulé son enthousiasme pour le soldat républicain formé par l'idéologie révolutionnaire et l'amour de la patrie, et dont le désintéressement n'a rien à voir avec l'opportunisme du soldat impérial qu'Henri Beyle a toujours détesté. De même l'écrivain a toujours eu de l'admiration non pour Napoléon Empereur, mais pour Bonaparte, général républicain.

D'autre part, faute d'avoir participé à la campagne d'Italie de 1796 et faute d'avoir assisté à la bataille de Waterloo, Stendhal dépêche les personnages de *la Chartreuse* à ces deux campagnes, afin de pouvoir compenser sa propre défection. Car, dans la création littéraire stendhalienne la fiction compense les déceptions

personnelles de la vie et les héros complètent ou prolongent Henri Beyle.

Du point de vue politique et historique, la fiction de son roman permet à l'écrivain d'interroger la réalité historique pour connaître les vérités de sa propre époque. Car, la représentation de l'histoire militaire de 1796 et de 1815 en 1839, est faite en vue d'une critique du militaire de 1839. Si l'on en croit Pierre Barbéris: "*L'Histoire écrit un déjà existé. Le littéraire écrit un nouvel existant.*" [7] Ainsi, à l'opposition des historiens, le romancier ne se contente pas d'une pure transmission de faits, mais par sa mise en question de la réalité historique, il cherche à créer une interrogation nouvelle.

BIBLIOGRAPHIE

- [1]-STENDHAL, *La Chartreuse de Parme*, Livre de poche (Classique), Paris, 1969; (1) p.15, (2) p.23, (3) p.23.
- [2]-BARBERIS Pierre, "La France révolutionnée dans le journal du jeune Beyle", *Elseneur* (La Révolution vue de 1800) Janvier 1991, no.6, (4), p.109.
- [3]-STENDHAL, *Œuvres intimes (Vie de Henry Brulard, Journal, Souvenirs d'égotisme)*, Gallimard (Bibl. de la Pléiade), 1955, (6) p.411.
- [4]-GUERIN Michel, *La politique de Stendhal*, PUF, Paris, 1982, (7), p.204.
- [5]-BARDECHE Maurice, *Stendhal Romancier*, Editions de la Table Ronde, Paris, 1964, (8), p.363.
- [6]-JONES Grahame C., *L'ironie dans les romans de Stendhal*, Editions du Grand Chêne, Lausanne, 1966, (9), p.146.
- [7]-BARBERIS Pierre, *Le Prince et le Marchand*, Fayard, 1980, (10) p.93.

